

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Laurent WEINSTEFFER

Revue du Mois

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1906, tome 8, p. 155-158

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Revue du Mois

L'empereur de Russie, le bon Nicolas, a fini par convoquer la Douma, c'est-à-dire son premier Parlement, et le peuple russe tout entier a salué dans cet événement un immense progrès dans l'histoire du monde et de la civilisation. Unissons-nous à cette joie, à cette émotion patriotique et souhaitons honneur, gloire et prospérité à ce premier essai de suffrage universel au pays de Pierre I et de la grande Catherine. On a bien voulu nous faire remarquer que le czar demeurerait l'autocrate et qu'il retirerait d'une main ce qu'il concédait de l'autre : mais que diantre ! on ne se réveille pas d'un seul coup après un sommeil d'une aussi longue durée : il faut bien commencer par se frotter les yeux, s'étirer un brin, sortir un pied du lit, puis l'autre, regarder l'heure, consulter le ciel : le reste viendra à son temps, et la Constitution comme le reste. Une fois qu'on est entré dans la voie des réformes, elles se suivent, se bousculent, se contredisent et nous avons tout près de nous des pays qui en savent quelque chose ; il n'y a vraiment que le premier pas qui coûte et la Russie en fera sans doute l'expérience à ses dépens. Elle voulait un Parlement : elle l'a ; elle rêve une nouvelle Constitution : elle l'aura ; on fait tout ce qu'on veut dans le suffrage universel et les trônes les mieux établis n'arrivent pas toujours à lui résister.

Que ne fait-on pas en France avec le suffrage universel ? Les dernières élections ! Eh bien, mes amis, parlons-en ! Ou bien, elles reflètent l'opinion publique, alors, ma foi, tant pis ! Ou bien, elles sont le résultat de la contrainte, le prix d'un marchandage quelconque, la conséquence de compromis louches, de concessions malpropres... dans ce cas, franchement, y a-t-il lieu de tant prôner le progrès, l'esprit de la Révolution et de ses petits ? Pour notre part, nous ne voyons pas trop quels avantages vont sortir d'une Chambre composée, dans sa majorité, de socialistes, de radicaux-socialistes, de libres-penseurs et d'athées. On nous a chanté sur tous les tons et un peu dans toutes les langues, le triomphe de la République, de l'idée républicaine ; et par un effort d'imagination vraiment sublime, on a essayé de nous faire croire à l'avènement de l'âge d'or : il est bien entendu, pour les gens qui nous parlent ainsi, que la France n'existait pas avant MM Combes, Pelletan, André et Cie ; et s'ils jubilent tellement c'est qu'ils voient dans le scrutin du 6 mai dernier ou dans les ballottages du 24 mai, le triomphe des idées chères à ces messieurs. Ils essaient bien de donner le change à leurs véritables pensées et ils n'avouent qu'à regret leur faible pour la politique combiste ; mais personne ne s'y est trompé et personne ne s'y trompera, à part quelques imbéciles, comme il s'en rencontre partout. Le parti de l'opposition a été battu sur la question des inventaires, après la Séparation, après les grèves du Nord et les désordres de Courtières ; donc... et ça saute aux yeux de nos bons plumitifs... c'est le Cléricalisme, c'est l'Eglise, c'est la France, c'est le Pape qui ont été battus, et Dieu sait comment ! Qu'il en soit ainsi, pourquoi le nier ? Mais qu'on ne vienne pas nous dire que la France va être sauvée par là et qu'elle sort grandiose aux yeux du monde, de cette dernière consultation populaire. Il y a, dans cette histoire, des vainqueurs et des vaincus ; mais la conscience des honnêtes gens (et il y en a encore) se révolte contre des victoires qui ont été gagnées sans honneur, même quand elle a des raisons de ne pas s'apitoyer sur le sort des vaincus. Nous allons, du reste, pouvoir la juger par les actes, cette nouvelle Chambre française ; et nous sommes prêts à retirer ce que nous venons d'écrire si nous trouvons, chez elle, le moindre désir de ramener l'union, de pacifier les esprits, de rétablir l'équilibre politique, religieux et social si fortement compromis depuis le règne — à jamais mémorable — de l'ex-séminariste. Soyons justes avant tout.

La question politique française se complique de plus en plus de la question sociale et si la grève générale n'a pas éclaté le 1er mai dernier, ce n'est pas le désir de la déclarer qui a fait défaut : les meneurs n'ont rien négligé pour entraîner à leur suite les masses ouvrières ; mais le gouvernement a fini par prendre des mesures qui ont enrayeré,

une fois encore, le chambardement qu'on nous annonce depuis si longtemps : et il a même manié sa barque d'une manière si habile que le *populo* n'a pu faire autrement que de lui témoigner sa satisfaction au cours des élections qui viennent d'avoir lieu. M. Clemenceau est allé jusqu'à agiter devant les yeux des électeurs le spectre d'un complot et son tour a merveilleusement bien réussi. Pour plaire aux socialistes il a fait perquisitionner chez les nationalistes, chez les conservateurs, chez des prêtres, chez des laïcs, chez des journalistes et chez de simples mortels : pour ne pas trop enrager l'opposition, il a expulsé quelques anarchistes étrangers : il a assisté aux funérailles de l'infortuné lieutenant tombé sous les coups des grévistes après avoir fait une descente dans les puits de Courrières et une promenade au milieu des partisans de Basly. C'est un malin, Clemenceau ! Le tout est de savoir si son portefeuille ne lui tombera pas des mains dans un moment de surprise et si M. Fallières n'aura pas, avant peu, à le placer ailleurs. Parmi tous ceux qui montent au Capitole, en nos temps de crise, il y en a peu qui ne fassent pas connaissance avec la Roche Tarpéienne ; ça se touche. On s'est bien moqué de tous les bons Parisiens qui, aux approches du 1er mai, ont pris la *frousse* ; on a ri de leurs approvisionnements, de leurs villégiatures prématurées, de leurs inquiétudes financières ; mais, au fond, on les comprend. Ce qu'il y a à craindre maintenant, c'est que la grève générale, avec toutes ses conséquences, n'éclate comme un coup de foudre, au moment où personne n'y pensera plus et quand on dormira sur les deux oreilles. Qu'on n'en parle plus, soit : qu'on y pense toujours, cela vaudra mieux.

Le *Kaiser* a recommencé sa vie nomade et, conformément à l'usage il est allé distribuer ses premiers sourires aux loyales populations d'Alsace-Lorraine. Tout s'y est passé rituellement. Discours, réceptions, retraites aux flambeaux, courses folles en chemins de fer et en automobile, revues, parades, rien n'y a manqué. Dans quelque temps, après un voyage à Vienne qu'il a eu soin de faire annoncer par les mille voix de la presse et qu'il voudrait voir interpréter comme une contre-manifestation aux manières plutôt réfrigérantes des plénipotentiaires d'Algésiras, il entreprendra une croisière sur les côtes de la Norvège, et là, bercé par les flots il méditera la vanité des choses humaines et la fragilité des traités. Il n'ira ni à Milan, où vient de s'ouvrir une exposition grandiose, ni à Madrid où Alphonse XIII unira ses destinées à Ena de Battenberg, ni à Pétersbourg où la Douma fait risette aux entrepreneurs de révolutions, ni à Londres où les épanchements familiaux subiraient nécessairement les contre-coups de l'entente cordiale ; il ne tient évidemment à se montrer que là où il compte recevoir un accueil chaleureux et à Vienne il est sûr de trouver des pangermanistes dont

les cœurs battent à l'unisson du sien. Son chancelier momentanément arrêté par une maladie qui a failli l'emporter, conserve toutes ses faveurs et les bruits de retraite qu'on faisait courir sur le prince Bülow se sont dissipés devant les marques particulières d'estime que le Souverain a données à son fidèle serviteur. En Allemagne, les chanceliers et les ministres ont la vie plus dure qu'ailleurs et pour peu qu'ils jouissent des bienveillances impériales ils sont autorisés à se croire inamovibles. L'opposition qu'ils rencontrent quelquefois au sein du Parlement où dans leurs milieux respectifs ne résiste jamais, ou du moins rarement, à la volonté de l'empereur quand il s'agit de ses favoris.

Le calme dont on jouit, en ce moment en Suisse ne va pas durer bien longtemps : nous sommes à la veille du jour où le roi d'Italie va venir à Brigue, inaugurer officiellement la ligne du Simplon. A Lausanne se préparent de grandes fêtes : Genève, Montreux et Sion rivalisent, de leur côté, pour accueillir royalement (c'est le seul mot qui convienne à ce que nous voyons, à ce que nous entendons) le Conseil fédéral et ses nombreux invités ; c'est à peine si quelques notes discordantes se font entendre dans ce concert de joie et d'allégresse nationale et si le soleil veut bien être de la partie, nous assisterons à une date que l'histoire enregistrera avec bonheur. Qui donc oserait bouder en présence d'un spectacle qui est une fête de travail et de progrès ? Les voies d'accès au Simplon ne sont pas encore définitivement fixées : mais, fidèles à leurs rêves respectifs, Genevois et Vaudois fraterniseront à l'ombre du leur bannière fédérale, abandonnant à l'avenir le soin de régler leurs petites querelles de ménage. Les *pintiers* vaudois eux-mêmes oublieront le tour que vient de leur jouer leur Grand Conseil en leur signifiant la prochaine abolition du règne de l'absinthe et rien ne nous dit que pour célébrer, à leur manière, l'ouverture de la trouée du Simplon, ils ne fassent couler à flots vers le vaste réservoir du lac, leurs provisions de liqueur verte, si funeste aux hommes, si amère aux femmes, si nuisible aux jeunes générations. Et les Sociétés de Tempérance n'auraient plus qu'à fermer leurs temples puisqu'elles n'auraient plus leur raison d'être : tous tempérants ! tous anti-alcooliques ! ils ne pensaient pas à cela ceux qui ont percé le Simplon : mais il faudrait les bénir deux fois plutôt qu'une puisque d'une pierre ils auraient fait deux coups et qu'en ouvrant un trou ils en auraient bouché un autre !